Document généré le 18 juil. 2025 22:09

XYZ. La revue de la nouvelle

La trappe

Manon Limoges

Numéro 110, été 2012

Cri : du coeur, de la conscience, de la chair

URI : https://id.erudit.org/iderudit/66674ac

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (imprimé)
1923-0907 (numérique)

Découvrir la revue

Citer cet article

Limoges, M. (2012). La trappe. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (110), 66–72.

Tous droits réservés © Publications Gaëtan Lévesque, 2012

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

La trappe

Manon Limoges

PARLER. Parler à quelqu'un. Un peu de chaleur humaine, ça suffirait peut-être ? Il lui semble qu'une voix, juste une voix, ferait l'affaire. Celle d'Ariane est envoûtante. Elle vous berce. Mais il est tard, bien après minuit. Olivia Grant, elle, se réjouirait sans doute d'un appel. « À toute heure du jour et de la nuit », a-t-elle lancé, l'autre fois, comme si son œil inquisiteur traversait les apparences jusqu'à la douleur tapie derrière. Ne serait-ce pas plutôt qu'elle s'ennuie, la vieille écornifleuse ? Non, tout sauf céder à cette générosité intéressée. Et c'est sans compter la honte. Jamais, même dans les entrailles de la terre, humides et sombres et qui empestent et qui oppressent, jamais elle ne s'est sentie aussi désorientée, aussi peu en terrain familier qu'en elle-même depuis que… et c'est insupportable, et rien que d'y penser, l'angoisse monte d'un cran, l'aspire dans son vortex infernal. Est-ce son cœur qu'elle entend battre, son cœur brisé, irréparable, de quarante ans à peine ? Est-ce maintenant, la mort ? Oh, ça lui passe par la tête, et ça la rassure presque, qu'elle pourrait tomber morte, morte pour de vrai, enfin. Elle se soulève sur un coude, tendue à la limite de la déchirure. Elle écoute, aux aguets.

Non, ce bruit n'est pas celui du sang qui pulse dans ses oreilles, mais celui de la mèche qui fore le roc, le brise, le troue. Ce son-là, même ténu, elle le reconnaîtrait entre mille. C'est la musique de la mine. C'est le vacarme assourdi de son ancienne vie. Est-ce possible ? Elle se masse les mains, les triture plutôt, de la paume au bout des doigts, compulsivement, nettoie des salissures absentes. Peut-être aurait-elle dû s'abstenir d'avaler les médicaments prescrits par le docteur Milot. Mais avait-elle seulement une bonne raison de douter de son conseil ? Elle est ingénieure minière, une bâtisseuse des profondeurs, qu'est-ce qu'elle y connaît à ce mal qui la détruit ! À chacun son métier. Sauf que son esprit déraille quand même, comme l'autre soir, quand ses amours morts ont

envahi le vide de son nouvel intérieur. Oui, les rires du mari et du fils, morts dans l'avion écrasé, ont retenti, l'autre soir, avec tant de vérité qu'elle se précipitait, d'une pièce à l'autre, éperdue, remplie d'espoir, certaine que. Elle avait pourtant cru qu'il suffirait de s'en aller, qu'il suffirait de s'éloigner de la maison imprégnée de leur vie d'avant. Mais il y a de ces moments qui ne vous laissent d'autre choix que de croire n'importe quoi.

Elle veut sortir du lit et ses pieds tombent sur le sol plus qu'elle ne les dépose. Ses membres sont si lourds, tout à coup, si lents à répondre. Elle marche, des enjambées de lendemain de veille, se traîne dans le couloir qui mène à la cuisine et à la salle à manger et au salon, c'est la même pièce, immense. Une lueur orangée traverse le brouillard nocturne, projette l'ombre imprécise des amandiers sur les murs nus. Elle s'en fout. Elle n'aime pas les ombres. Elle n'aime pas non plus cet appartement à hauteur de jardin qu'Ariane lui a obtenu pour presque rien. Elle n'aime pas ces montagnes qui vous écrasent, ni tous ces retraités millionnaires à qui, au contraire, elles semblent donner des ailes. Elle n'aime pas ce bled perdu, ignoré du reste du monde, qui aurait dû lui apporter la sérénité. Comme elle regrette ! Elle tend la main vers le néon au-dessus de l'évier, un geste laborieux freiné par un fracas de verre brisé. Elle n'a pas souvenir d'un verre laissé sur le comptoir, elle ne se souvient pas, d'ailleurs ce n'est pas dans ses habitudes de laisser traîner des verres n'importe où. Elle vacille, combat le vertige, cherche appui contre le mur, recule d'un pas dans les éclats tranchants qui lui percent la plante des pieds sans lui arracher un gémissement. C'est à peine si elle sait où elle ne se retrouve plus.

Ariane ! Ariane ! Comment lui dire qu'elle est au plus mal, qu'elle ne remonte pas, n'arrive pas à remonter, malgré toutes les attentions, toute la générosité, malgré le docteur Milot et l'air pur et la tranquillité ? C'était un si bon plan, pourtant, si providentiel, si inespéré. Alors que tout semblait perdu, ce qui l'avait été, le mari, le fils, les amis, le travail, et ce qui ne l'était pas encore, presque rien, un fil, sur le point de se rompre, qui la liait à sa seule vie dévastée, Ariane, tel un

ange, étrangère pourtant, sans raison particulière, l'avait prise sous son aile. Et c'était si bon de se laisser faire, pour une fois, oui, suivre le plan parfait et merveilleux élaboré par quelqu'un d'autre que soi, aveuglément. D'abord, quitter la maison triste, s'installer dans ce village de montagnes où elle-même, Ariane, avait eu rien de moins qu'une illumination, c'étaient ses mots, ou avait-elle parlé de Dieu, c'est flou, elle ne se souvient plus, acheter cet appartement d'une de ses connaissances, quelle coïncidence que justement… puis se laisser soigner par le docteur Milot, un psychiatre ultra-compétent, un vrai magicien, oui, c'étaient les mots d'Ariane, du velours. Et c'était le plan. Vivre à nouveau semblait enfin possible. Seulement voilà. Y a-t-il des profondeurs dont on ne revient pas ?

Un tremblement. Une vibration dans le mur et le plancher. Est-ce la fin du monde ? Et ce bruit qui reprend de plus belle, ce bruit qui n'est pas son cœur, non, ce n'est pas son cœur et elle l'entend vraiment, du moins voudrait-elle le croire, depuis des semaines qu'elle l'entend et ne veut plus l'entendre, qu'il soit réel ou folie. Est-ce qu'elle perd la tête, maintenant, après tout et tout et tout ? Il faut qu'elle sache. Elle veut savoir, à n'importe quel prix. Mais son corps se rebelle, refuse d'obéir, sa vue se brouille. Marcher jusqu'à la fenêtre du salon, une douzaine de pas, c'est faisable, elle doit le faire, tirer les rideaux, se mettre à l'abri d'Olivia Grant qui cherche son chat à toute heure de la nuit, attirée par la lumière comme un insecte agaçant. Un. Deux. Trois. Ariane dit qu'elle n'est pas d'ici. « Ne t'occupe pas d'elle. Ne lui parle pas, c'est une vieille folle. » Et c'est vrai que, quand elle sort de la petite maison délabrée, juste là, avec ses cheveux de sorcière et ses collants jaunes qui défient la chaleur de l'été, et qu'elle s'amène avec l'air de savoir des vérités primordiales, et qu'elle plante son œil bleu dans les vôtres avec une curiosité archéologique, c'est exactement ce que vous pensez.

Seulement Olivia Grant ne la lâche pas. Elle appelle ça le bon voisinage, n'est-ce pas civilité élémentaire que de connaître ses voisins, d'ailleurs elle les connaît tous, les

copropriétaires de l'immeuble, s'infiltrant (ou s'insinuant) chez les uns et les autres grâce à un assortiment de prétextes aussi redoutables qu'efficaces. Quatre. Cinq. La perte de son chat, une boule noire malodorante, est la plus vraisemblable de ses excuses, c'est celle, en tout cas, qui l'a amenée chez elle la première fois, un mardi soir, à une heure du matin. Elle parle, Olivia Grant, de cette maison qu'elle loue, elle ignore pour combien de temps, ça dépendra, de ce mouroir doré dans les montagnes, de rumeurs qui courent, de sa formation de sociologue, de son doctorat en sciences des religions, un domaine absolument fascinant depuis que Dieu est mort. Six. Sept. Elle parle, Olivia Grant, mais comme si elle espérait des réponses à des questions informulées. C'est dérangeant. Huit. Neuf. Dix.

Est-ce une hallucination ou la fenêtre s'éloigne réellement à chacun de ses pas ? Elle n'arrive plus à évaluer la distance. Onze, douze. Les bras tendus en avant, elle agrippe le rideau, qui déjà la frôle, et l'arrache en même temps qu'elle perd l'équilibre et tombe à la renverse. Plus moyen de se cacher maintenant, plus moyen d'investiguer sans être vue, à moins de se terrer dans le noir, et pourquoi pas d'ailleurs ? À quoi peut bien servir la lumière quand on cherche la provenance d'un son ? Elle se relève péniblement, remarque une longue traînée sombre sur l'ivoire du tapis, du sang, le sien, et s'en désintéresse aussitôt, parce que quelque chose, là, en dessous, capte toute son attention. Quelque chose qui vibre. Quelque chose qui vit. L'oreille collée au tapis, la laine tissée serrée écorche son visage, mais elle s'en fout parce qu'elle n'a plus de doute. C'est de là que jaillit le cœur qui bat et qui n'est pas le sien et qui, finalement, n'a rien à voir avec ça.

Soulever ce tapis de laine râpeuse laissé là par l'ancien propriétaire, oui, vous pouvez le laisser, pas de problème, mais d'abord, déplacer le canapé et la table à café, ça devrait suffire, dégager cette surface, puis le tirer, tirer à s'en étourdir, à voir des étoiles, remuer la poussière, en avoir le cœur net. Elle peine, se débat avec les meubles et l'impression de trimbaler un éléphant sur son dos. Tenir le coup, ne pas flancher. L'air

est saturé de saletés, elle tousse, n'y voit rien dans la pénombre, n'y voit rien de toute façon, elle qui a toujours eu une vue irréprochable, elle voit double et triple et flou et elle s'en fout. Elle tâte le sol, devant elle, mètre par mètre, jusqu'à ce qu'elle détecte quelque chose, une irrégularité, une rainure qui trace le pourtour d'un carré. Une trappe ? Est-ce possible ? Personne n'a jamais évoqué l'existence d'un sous-sol ni même d'une cave en ces lieux. A-t-elle bien lu les papiers ? Les a-t-elle seulement lus ? Elle ne sait plus.

Elle doit se tromper. Il n'y a qu'un moyen d'en être sûre. Il faudra bien qu'elle arrive, d'une façon ou d'une autre, jusqu'à son coffre à outils, quelle chance de l'avoir gardé, son coffre à outils, dans la pièce du fond, à des kilomètres, lui semble-t-il, maintenant qu'elle tangue et qu'elle a la nausée, mais rien ne l'arrête, elle va, revient, au ralenti, en titubant, sale, échevelée, la plante des pieds tailladée, tant pis. Elle enfonce la barre à levier dans le plancher et, contre toute attente, soulève une plaque de bois, large, un mètre carré environ, qui libère une bouffée d'air moisi, une odeur impossible à oublier, l'odeur de la terre excavée, avec précaution, minutie, parce qu'elle ne lésine pas sur la sécurité, elle est reconnue pour ça, jusqu'au Mexique, on l'embauche pour ça, jusqu'à Santa Barbara, son dernier chantier, il y a presqu'un an, quand elle pouvait encore travailler et aimer. Le martèlement s'est tu, mais ce qu'elle aperçoit, le voit-elle vraiment ?

Elle se traîne, littéralement, traîne ce corps qui ne l'écoute plus, réussit à saisir son téléphone, compose difficilement un numéro, les doigts ivres, doit s'y reprendre à deux fois, bonjour, je ne suis pas là pour le moment, laissez-moi un message. Elle ouvre la bouche, serre la gorge, ne parvient à émettre aucun son, un râle tout au plus, pour finalement cracher, la langue épaisse, sans volonté, le nom de l'ange, et ce sera tout, avant qu'elle n'échappe le combiné. Est-ce maintenant, la mort ? Est-ce parce qu'elle veut la voir bien en face qu'elle rampe jusqu'à cette bouche ouverte qui la happe et que, sans plus aucun contrôle sur ses membres engourdis, elle glisse dans l'escalier de fortune, elle glisse mollement,

lourdement, avant de s'arrêter, dans une position grotesque de statue tombée de son socle, dans le halo d'une ampoule nue qui pend du plafond, au milieu d'étagères pleines de nourriture et d'eau en bouteille ?

Au fond, une porte entrebâillée, un centimètre, pas plus. Sur la porte, une image épinglée, étrange : un visage, au centre, cerclé de formes aux couleurs vives, des pictogrammes peut-être, des signes, on dirait des glyphes, et là, sur le pourtour, des serpents ? Immobile, elle combat le sommeil qui la prend, la possède, depuis quand déjà, oui, résister, parce qu'elle a déjà vu ces formes quelque part. Elle ne peut plus rien sinon tenter de forcer son esprit à fouiller ses souvenirs confus, précisément là où elle ne veut plus aller, à la recherche de cette image, qui est la réponse, qui expliquera tout, elle en est certaine. Où était-ce ? Où était-ce ? Dans la mine de Santa Barbara ? Non. Elle confond, superpose des temps et des espaces. La terre, la terre. Elle emprisonne tant de secrets, de morts, d'histoires que l'on voudrait oublier, mais que d'autres s'acharnent à déterrer, à exhumer, pour les exhiber dans des tribunaux ou des musées. Mexico. La Pierre du Soleil. Le calendrier aztèque. Voilà. Oui, voilà.

Derrière la porte, des voix.

— Il faudrait renforcer la structure ici.

— Mais qu'est-ce que tu connais à ça, toi ?

— Vous voulez vraiment que la bâtisse nous tombe sur la tête ? On a creusé trop profond.

— À ta place, je ne m'inquiéterais pas avec ça.

Noir. Tout devient noir. La fin du monde.

* * *

Une voiture se gare. Un homme et une femme en descendent, marchent jusqu'à la porte, l'ouvrent, bien sûr ils ont la clé, c'est indispensable. Ça fait partie du plan, inespéré, providentiel, divin. La femme va et vient, déterminée, inspecte toutes les pièces, même les placards parce qu'on ne sait jamais. L'homme attend, ce n'est pas un chef, ce n'est pas le chef, c'est

un apôtre. Il croit. Il obéit. Le salon est sens dessus dessous, les rideaux arrachés, la trappe, ouverte, béante, et là, sur le sol, du sang ? Aurait-il commis une erreur de dosage ? Pourvu qu'elle ne soit pas trop abîmée, la précieuse ingénieure. Vite nettoyer, tout remettre en place, préparer la suite tandis que la femme disparaît dans le plancher. Un ange évanescent.

À travers le brouillard de cette nuit d'été, là, juste en face, Olivia Grant l'a reconnue, cette femme. Elle l'a à l'œil depuis un bon moment déjà. Dans son carnet d'observations, c'est la vipère. L'homme, un médecin peut-être, elle l'a surnommé « le caniche ». Ce n'est pas la première fois qu'ils viennent là, tous les deux, comme des voleurs. Qu'est-ce qu'ils peuvent bien fabriquer ? Avec cette brume, elle n'y voit rien de l'autre côté. Éviter les conclusions à l'emporte-pièce. Procéder avec méthode. Pour le moment, tout ça n'est qu'une hypothèse. Il lui faut des témoignages pour étayer ses prétentions. Mais ces gens-là sont si méfiants. La fin du monde commande un silence absolu, les rend un peu paranoïaques. Comme la nouvelle voisine, justement, impénétrable et terrorisée, elle en jurerait. Celle-là cache quelque chose, ça crève les yeux. Mais Olivia Grant est patiente. Elle arrivera bien à la faire parler. Après des années de recherche sur le terrain, elle sait qu'il n'y a aucune vérité qui ne finisse par remonter au grand jour.